

devrais séparer aussitôt ton armée et les finances et les prendre à ta charge, et écarter de toi tous les Français, inclusivement P... » (probablement Pierron. *Note de l'auteur*).

Le 23 août l'impératrice quitta Paris dans un train spécial de la cour, mis à sa disposition par Napoléon. Elle passa la nuit suivante à Mâcon, où le préfet et le général commandant lui rendirent les honneurs, tandis que dans les rues que l'impératrice traversa, une grande foule l'acclama vivement, derrière les cordons de troupes musique en tête. Peut-être que Charlotte aurait trouvé cela gentil lors de son arrivée, mais à son départ elle trouva que cela avait « l'air officiel et méprisable ». Le lendemain matin l'impératrice continua et traversa la Savoie récemment annexée par la France, longea les bords du charmant lac du Bourget, où se trouvent Aix-les-Bains et la belle abbaye de Haute-Combe, tombeau de la maison de Savoie. Elle trouva une différence très tranchée entre la population française et la population savoyarde, et fit la remarque que Napoléon, par l'annexion, devait avoir plutôt eu l'intention de nuire à la dynastie italienne que d'enrichir la France. Le passage du Mont-Cenis plut extrêmement à l'impératrice ; malgré la pluie, les paysages d'un pittoresque sauvage lui rappelèrent les paysages grandioses du Mexique. Arrivée à la frontière italienne, elle respira plus librement et elle remercia Dieu de quitter enfin cette France, où *Lui* vivait et, disait-elle, « empestait l'atmosphère de sa méchanceté ». A la gare de Turin elle fut reçue par le maire et les autorités de la ville ; elle descendit au premier hôtel, plus beau et plus grand que le Grand-Hôtel à Paris, et le lendemain elle visita la capitale du Piémont, régulière et moderne dans sa construction, et le château royal.

Dans ses conversations avec les autorités, elle eut l'impression que l'armée italienne aussi bien que les finances avaient beaucoup souffert dans les dernières guerres. Sa haine contre Napoléon lui en attribua toute la faute : « J'y reconnus la main du devastateur du monde, qui s'était probablement bien rendu compte pourquoi il avait permis à l'Autriche de vaincre l'Italie, afin d'anéantir si possible cette nation à l'avenir fécond dès son berceau. Les murs de Florence doivent en raconter aussi long que ceux de Mexico. Peut-être qu'on croit encore en Lui ! Par ailleurs le coloris national qu'on sent

partout, et les volontaires rouges, les soldats de toutes les contrées unis sous un drapeau, ont un air martial qui convient à une jeune nation et qui sont un signe de foi et de force. »

Charlotte fut bien reçue partout en Italie où elle jouissait encore d'une chaude sympathie personnelle du temps où Ferdinand-Maximilien était gouverneur général. A Milan elle fut saluée par le maire et conduite à l'Hôtel de Ville, où le général della Rocca arriva peu après pour lui souhaiter la bienvenue au nom du roi. De là, ne se sentant pas bien, et voulant, avant de continuer son voyage vers Miramar, se remettre des fatigues qu'elle avait derrière elle, l'impératrice fit un détour pour se rendre dans la superbe villa de feu son père, premier roi des Belges, au lac de Côme. Émue, elle vit surgir les tableaux du passé, lui rappelant les jours heureux qu'elle avait passés peu après son mariage avec son jeune époux dans ce coin béni de la terre. Sous cette impression, elle écrivit douloureusement à Maximilien (1) :

« MON MAXIMILIEN BIEN-AIMÉ,

« De ce pays si riche en souvenirs de bonheur et de jouissances des meilleures années de notre vie, mes pensées vont vers toi continuellement, et je t'envoie ces lignes en dehors de ma lettre de Paris. Tout ici respire ton souvenir. Ton lac de Côme, que tu aimais tant, je l'ai devant les yeux avec son calme bleu ; rien n'a changé, hormis toi qui es loin là-bas, si loin, et à peu près dix années se sont écoulées depuis ! Et pourtant il me semble que ce n'était qu'hier, et cette nature ne me parle que d'un bonheur sans mélange, passant sous silence les difficultés et les déceptions. Chaque nom, chaque événement surgit des coins et recoins de mon cerveau et je revis dans notre Lombardie comme si nous ne l'avions jamais quittée, en deux jours je revis ces deux années qui nous furent si précieuses.

« Combien je voudrais que tu fusses ici, les gens sont si sympathiques. Ce matin j'ai assisté à la messe au tombeau de

(1) Impératrice Charlotte à l'empereur Maximilien, villa d'Este, lac de Côme, 26 août 1866. Vienne, Archives de l'État.



saint Charles, et j'ai visité le dôme qui s'est rempli de monde d'un seul coup ; ce n'était pas par curiosité, mais par affection reconnaissante, et ici dans ma chambre à coucher j'ai trouvé, probablement placé là tout exprès, ton visage juvénile avec ces mots : *Governatore generale del Regno Lombardo veneto...* Espérons, cher trésor, que tu seras content de moi, car j'ai travaillé sans relâche pour les fins que tu m'as indiquées... Maintenant il y a clair de lune et on a chanté, c'est d'une beauté inexprimable. »

La belle nature, l'affection qui l'entourait de toutes parts dans la belle Italie, le repos, bien que de courte durée, dont elle put jouir dans la villa du lac de Côme, firent du bien à l'impératrice, ses nerfs se calmèrent, les moments de surexcitation disparurent. Un repos plus long aurait pourtant été très nécessaire, mais elle ne put jouir plus longtemps de cette idylle. L'inquiétude au sujet de son mari, le sentiment du devoir qui lui était inné, l'ambition toujours vive ne lui laissèrent aucun repos. Peu de jours après elle partit pour le château de Miramar.

Ce voyage, d'après les mots mêmes de l'impératrice (1), fut ce qu'elle vécut de plus intéressant. A Desenzano des corps garibaldiens avec leurs chemises rouges étaient postés à la gare pour la recevoir ; à côté du drapeau tricolore italien flottaient les couleurs mexicaines, et à l'arrivée de Charlotte la musique entonna l'hymne garibaldien. Le drapeau mexicain avait été brodé par les dames de Bari. Les garibaldiens, dont l'hommage à la femme du frère de l'empereur François-Joseph impressionnait singulièrement tout Autrichien, ne cachèrent nullement qu'ils étaient bien au courant des sentiments très différents de son frère impérial que Maximilien avait pour la nation italienne. Charlotte eut la meilleure impression de la troupe. « Ils ont l'air frais et patriotiques, écrivait-elle à son mari, l'élite de la jeunesse italienne... Le chef de brigade, général Hany, ancien déserteur autrichien, natif de Vienne, comme j'ai entendu, monta dans mon wagon et m'apporta les hommages du corps. Je m'informai de l'état

(1) Impératrice Charlotte à l'empereur Maximilien, Miramar, 13 septembre 1866. Propriété du comte Rodolphe Rességuier. Le récit suivant s'appuie sur cette lettre.

de santé de Garibaldi, qui resté à Brescia et souffrant encore de la blessure reçue à Aspromonte, était porté dans une litière. Sur une allusion aux couleurs tricolores de nos deux empires, il répondit avec enthousiasme, la conversation était en français : « Oh ! oui, l'empereur Maximilien entraînerait toute l'Europe avec lui. » Les garibaldiens avaient l'air très aimables. Des officiers furent présentés et ils écoutèrent avec un intérêt frappant ce qu'on disait d'autres.

« Il ne t'avait manqué qu'une chose : que la révolution européenne montrât à la jeune monarchie américaine son respect et son approbation. Ceci ne serait arrivé à aucun souverain d'ici, car aucun ne le mérite, à l'exception du roi d'Italie lui-même sous beaucoup de rapports. De l'autre côté du lac de Garde, comme emblème de la rudesse de la vieille Europe traditionnelle, étaient braqués les canons autrichiens, qui firent feu pour me saluer, et la musique joua l'hymne autrichien. Deux officiers garibaldiens, dont un Napolitain qui fut blessé à Aspromonte, l'autre, fils d'un Italien, né à la Havane, et finalement un major piémontais, Bur (?), de Vérone, m'avaient accompagnée jusqu'à Peschiera comme officiers d'ordonnance. Là vinrent s'adjoindre cinq Autrichiens, parmi lesquels le baron Hahn, de la marine, autrefois sur la *Fantaisie* (1). Et voilà comment la vieille et la jeune Europe ont rivalisé d'attention pour l'épouse de l'empereur du Mexique. A Vérone se trouvait Toggenburg avec son chapeau excentrique comme dernier monument de la domination perdue à Venise. Quelques généraux aussi avec panache vert défraîchi. Du côté de l'Autriche comme du côté de l'Italie tous les honneurs souverains ont été rendus et le roi d'Italie est venu tout exprès de Rovigo à Padoue pour me saluer. Rien n'a été demandé, rien non plus défendu, car il est bon que les puissances européennes se courbent devant une souveraine américaine.

« Le royaume d'Italie, écrivait Charlotte, entre autres impressions (2), se forme d'une manière merveilleuse, et ce qui

(1) Yacht impérial de la marine de guerre autrichienne.

(2) Dans une pièce ajoutée à sa lettre à l'empereur Maximilien, intitulée *le Royaume d'Italie*. Miramar, 9 septembre 1866, original, propriété du comte Rességuier.



frappe, c'est de voir la révolution se résoudre en un esprit national nouveau et fort. Plus de visages comprimés et grimaçants, tous naturellement aimables... Lorsqu'à la gare de Padoue Victor-Emmanuel était assis à côté de moi, Citadella (1) se tenait au dehors; je le fis entrer et quand je lui parlai de la nouvelle félicité des Vénitiens (2) : *C'è molto disordine!* dit-il d'une façon sarcastique. C'était le langage du présent, car, à mon avis, l'Italie deviendra une grande puissance. Le roi me fit meilleure impression que je n'avais pensé. Seulement à la fin il roula les yeux comme Jeanningros (3). Il me pria de te dire combien il t'était reconnaissant pour ta bonté pour lui, combien il t'affectionnait. « car, ajouta-t-il, il a de si bonnes idées, et il était vraiment très cordial. » C'est un homme de cœur, il croit en l'Italie et il joue un rôle réel, plus qu'on ne le croit. Je le range parmi les meilleurs souverains d'Europe parce qu'il éprouve de l'affection pour le peuple... »

Après une traversée agitée, de Venise l'impératrice arriva dans le port de Trieste où la flotte, qui avait, sous le commandement de Tegetthoff, gagné la bataille de Lissa, était à l'ancre. L'impératrice passa au milieu de l'escadre, accueillie par les acclamations enthousiastes des équipages. Sans faire attention à la pluie torrentielle, elle se rendit sur le vaisseau amiral, pour exprimer en de chaudes paroles sa joie et son admiration de la belle victoire navale. Tegetthoff la remercia de cette manifestation spontanée avec des paroles chaleureuses et exprima sa joie aussi dans une lettre à l'empereur Maximilien (4). Le revoir avec son cher Miramar émut l'impératrice jusqu'aux larmes. Malgré les splendeurs alpestres, que Charlotte avait entrevues dans les dernières années, la vue du château l'enchantait de nouveau. « Sois content d'apprendre, écrivit-elle à Maximilien (5), que les Mexicains soient ravis

(1) George, comte Citadella-Vigodarzere, sénateur et ancien député au Parlement national.

(2) La Vénétie avait été cédée peu après la bataille de Königgrätz à Napoléon III, qui l'abandonna au royaume d'Italie. Après un plébiscite, Victor-Emmanuel fit son entrée solennelle à Venise le 9 novembre 1866.

(3) Colonel français dans le corps d'expédition mexicain.

(4) Tegetthoff à l'empereur Maximilien, 14 septembre 1866. Vienne, Archives de l'État.

(5) Charlotte à Maximilien, 9 septembre 1866, original, propriété du comte Rodolphe Rességuier.

de Miramar, et que moi aussi je l'apprécie maintenant à sa juste valeur pour la première fois. »

A plusieurs reprises Charlotte passa dans toutes les salles du château et se réjouit comme un enfant à propos de chaque bagatelle. Dans la salle à manger on avait appliqué les armes mexicaines à la couronne impériale. L'ancien médecin ordinaire, docteur Jilek, qui avait toujours été contre l'entreprise, l'avait entourée d'épines. Charlotte en fit part à son mari (1). Elle lui écrivit aussi que la tonnelle de lierre près du pavillon était devenue « une merveille du monde » et que les palmiers en éventails, les saules pleureurs et la forêt de pins, ainsi que les cèdres, étaient maintenant « merveilleusement hauts ». — « Tout le monde s'étonne devant ces deux œuvres du prince absent, la bataille de Lissa et le château de Miramar. Ces idées se confondent dans les conversations d'un chacun, et même dans les yeux, car aujourd'hui l'escadre victorieuse défilera devant Miramar dans le même ordre de bataille, Tegetthoff à la tête sur l'*Archiduc Ferdinand-Maximilien. Morituri te salutant.* C'est le dernier salut de la marine, elle quittera ensuite Trieste et peut-être l'histoire. Elle a lancé le premier rayon sur ta puissance naissante, sur ton indépendance si chèrement achetée, elle a sauvé la côte que tu aimais tant, maintenant aussi elle abandonnera l'Autriche et ton frère à leur sort. Leur mission est finie. La tienne aussi. L'honneur de la maison d'Autriche a dépassé l'Atlantique avec le nom de l'une de leurs dernières victoires, Novara (2). Il baisse ici avec le soleil pour remonter là-bas. *Plus ultra* était le cri de tes aïeux. Charles-Quint montra le chemin. Tu l'as suivi. Ne le regrette pas. Dieu était derrière lui. »

Tels étaient les rêves de l'impératrice. Mais une question de l'ambassadeur mexicain à Vienne l'arracha brutalement aux fantasmagories qui la berçaient.

Barandiaran demandait s'il devait en effet exécuter l'ordre donné le 25 juillet, de dénoncer, au nom de l'empereur, tous les traités conclus avec l'Autriche et de déclarer nul le pacte de famille. L'impératrice résolut, pour commencer, d'attendre

(1) Pièce ajoutée à la lettre ci-dessus sous le titre *Miramar*, et écrite de la main de Charlotte.

(2) Allusion à la frégate *Novara*, sur laquelle Maximilien et Charlotte étaient allés au Mexique.



que le secrétaire de Maximilien, don José Luis Blasio, qui était en route avec des directives et annoncé télégraphiquement, fût arrivé. Entre temps, Eloin et l'aîné des Iturbide, garçon de quatorze ans, habitant Paris pour son éducation, arrivèrent à Miramar.

L'empereur Maximilien, pendant ce temps, avait suivi, avec l'attention la plus soucieuse, le voyage de l'impératrice et les rares nouvelles reçues. Le 17 août, sous l'impression de la nouvelle de la chute de Tampico et de l'assassinat du préfet impérial de cette ville, il avait envoyé une dépêche en Europe (1), laquelle, il est vrai, annonçait que le nouveau ministère, avec les Français Osmont et Friant, fonctionnait bien et que la convention des douanes demandée par la France était signée. Mais il se plaignait que Bazaine, malgré sa promesse écrite de pacifier le pays, abandonnait un endroit après l'autre, et que par conséquent les juaristes se battaient déjà, à Vera-Cruz et à Talapa. L'empereur demandait d'en avertir immédiatement Napoléon.

La dépêche passa par New-York, n'arriva en Europe que le 31 août et n'atteignit l'impératrice qu'à Miramar, la mettant dans un état de terrible surexcitation. Après de longues hésitations elle se décida, malgré tout ce qui était survenu, d'écrire encore une fois à Napoléon et d'y joindre une nouvelle demande de secours :

« Sire, tout en vous remerciant du train spécial que vous avez mis à ma disposition jusqu'à la frontière, je crois devoir vous remettre une dépêche que je viens de recevoir de l'empereur. Je pense que les raisons qui, d'après une observation de Votre Majesté vous ont imposé une inactivité forcée, viennent de disparaître au moment où le Mexique a récemment resserré (2) les liens qui l'unissaient à la France. Votre Majesté ne désirera pas que son pays profite des nouveaux sacrifices que nous venons de prendre sur nous, sans assurer au nôtre le bienfait qu'il a le droit d'attendre grâce à la politique si loyale vis-à-vis de votre gouvernement. En vous priant d'assurer l'impéra-

(1) Maximilien à Charlotte, 17 août 1866. Brouillon. Vienne, Archives de l'État.

(2) Acceptation de la convention douanière opprimante pour le Mexique.

trice de mon amitié, je reste, Sire, la sœur dévouée de Votre Majesté.

« CHARLOTTE (1).

Elle écrivit également à Almonte, y joignant un grand nombre de numéros de l'*Estafette* du Mexique du 29 juillet, avec prière de les distribuer partout à Paris aux sénateurs et députés, généraux et maréchaux, et notamment d'en donner un exemplaire à Rouher, à Fould, à Frossard et au duc de Persigny. Dans ces journaux on pouvait lire que, l'armée française se retirant, on s'était adressé à Maximilien pour lui demander d'orienter sa politique extérieure d'un autre côté. Mais l'empereur aurait repoussé toutes les demandes qui l'auraient mis en contradiction avec l'alliance avec la France. Le programme du nouveau ministère serait : énergie à l'intérieur, alliance étroite avec la France à l'extérieur. Maximilien aurait confié au commandant en chef français tout ce qui était disponible pour la pacification du pays et lui aurait donné plein pouvoir de décréter l'état de siège et d'éloigner à son loisir les employés mal vus.

L'impératrice voulait de cette manière faire une nouvelle et dernière tentative à Paris, mais peu avant l'expédition de ces lettres et de ces journaux, elle eut de nouveaux doutes. Elle se souvint de l'humiliation profonde qu'elle avait subie à Paris. L'orgueil du sang bourbon, qui du côté maternel coulait dans ses veines, se souleva contre une nouvelle humiliation de la part d'un homme d'une famille de parvenus comme les Bonaparte et l'obligation de demander une chose à laquelle elle avait droit, et qu'on lui avait déjà refusée une fois brutalement. Elle ne put s'y résoudre, les lettres déjà préparées en original restèrent là, mais la décision lui avait valu de nouvelles luttes intérieures et des excitations.

Une seule chance de trouver du secours et un appui lui restait : l'intervention du pape auprès de Napoléon. Cette démarche était aussi fort pénible, si on considère les profondes divergences d'opinion qui s'étaient manifestées lors du règlement

(1) Charlotte à Maximilien, Miramar, 2 septembre 1866, évidemment original de la main de l'impératrice et non envoyé. Vienne, Archives de l'État.



des questions ecclésiastiques entre Maximilien et la Curie romaine, et le fait qu'on n'avait toujours pas réussi à conclure un concordat.

Il est vrai que l'impératrice, déjà une fois, avait essayé d'arranger les choses. Le 29 juin 1866, encore du Mexique, elle s'était adressée à l'ambassadeur belge à Rome, Henri de Carolus, et l'avait prié de faire savoir à la cour papale que le roi de Belgique désirait de tout cœur la conclusion d'un concordat entre le Mexique et Rome, et demandait au pape de favoriser la chose. Là-dessus, Henri de Carolus (1) demanda aussitôt une audience et fit lire au pape quelques passages de la lettre de l'impératrice. Le pape lui répondit : « Mon cher ambassadeur, je suis animé des meilleurs sentiments vis-à-vis de l'impératrice, que j'estime et apprécie. Malheureusement elle n'a pas su empêcher certaines mesures qui mettent le Saint-Siège dans le plus grand embarras. Avec la meilleure volonté je ne puis, pour le moment, coucher sur le papier les raisons de la brouille entre Rome et le Mexique, parce que je ne connais pas encore les instructions que M. Velasquez de León recevra probablement d'ici peu de jours. Mais ce que je puis vous dire, c'est que je ferai tout ce que je pourrai pour arriver à un arrangement si ces instructions y prêtent la main tant soit peu. »

L'ambassadeur, néanmoins, eut l'impression qu'on avait conseillé au pape de faire traîner les négociations au delà du concordat et d'attendre que l'empire se fût affermi. Voilà pourquoi il fit voir au pape que c'était dans son propre intérêt de hâter les négociations ; supposé que le traité fût conclu dès maintenant, il pourrait rester en vigueur, même si l'empire tombait, tandis qu'un arrangement ultérieur ne saurait être que bien plus défavorable à la Curie. La réponse fit réfléchir Pie IX, mais de fait tout en resta là.

Velasquez de León avait également écrit à l'impératrice (2) que le pape lui aurait bien dit que, personnellement, il désirait le concordat, mais que celui-ci, pour être durable, devait être approuvé non seulement par le chef général (le pape), mais

(1) Henri de Carolus à l'impératrice Charlotte, 8 août 1866. Vienne, Archives de l'État.

(2) Velasquez de León à l'impératrice Charlotte, 11 août 1866. Vienne, Archives de l'État.

aussi par les autres généraux (les évêques). Ceci voulait dire clairement que la décision ne dépendait pas seulement de Rome, mais aussi des évêques mexicains. Néanmoins Charlotte voulut tenter la démarche.

Déjà, pendant le voyage à travers l'Italie, les tristes impressions de Paris avaient perdu de leur acuité. Loin de songer à un renoncement au trône tant convoité et enfin acquis, elle se berçait de nouvelles illusions. Elle croyait encore que Bazaine quitterait le Mexique avec la première division de troupes françaises et elle le proclama comme un « grand triomphe ». Elle avait aussi obtenu à Paris que les deux emprunts ne fussent pas convertis et que les traitements arriérés des légations mexicaines en Europe fussent payés. On ne pouvait obtenir davantage. Pour le reste, Maximilien s'arrangerait bien, pensait Charlotte. Des nouvelles de succès remportés par quelques divisions des troupes impériales arrivèrent en ce moment du Mexique par un câblogramme, dans lequel Maximilien s'était exprimé en termes optimistes. C'est ainsi que de nouveau de nobles espérances entrèrent dans son âme. Il est vrai qu'elle n'avait pas fait attention que Maximilien, dans une dépêche du 17 août, avait parlé « d'une situation militaire détestable ». L'amour pour son époux lui fit voir la situation dans la plus favorable lumière. Elle était profondément émue d'une de ses dernières lettres, contenant sa photographie qu'elle avait pressée sur ses lèvres en pleurant (1). Elle se creusa la tête à propos des raisons de « l'abandon » du traité de Miramar et elle était même tentée d'établir un rapport quelconque avec la question orientale nouvellement ressuscitée. Elle commença même à trouver heureuse la cessation de l'appui français. De plus en plus elle revenait à ses illusions fantastiques.

« Je trouve, écrivait-elle à l'empereur, que la cessation d'une tutelle trop prononcée (de la France, *note de l'auteur*) est un grand bonheur, si grand, qu'il peut dédommager de l'absence de secours matériels et en argent. Le Mexique est pourtant plus allié (*sic*) à la France, et plus le gouvernement se comporte mal, plus la nation qui s'est révoltée contre l'idée de la vio-

(1) Lettre de l'impératrice Charlotte à Maximilien, 9 septembre 1866, original, propriété du comte Rodolphe Ressaigier.



lence et qui a son plus grand intérêt dans le succès de son commerce là-bas, y prendra part. Je sais de source certaine que les États-Unis te reconnaîtront dès qu'ils sauront que tu es le souverain indépendant du Mexique, car la doctrine de Monroe ne s'oppose pas aux empires. Et dès que le parti libéral au Mexique constatera que tu restes, il se soumettra à toi dans son ensemble et alors il n'y aura plus aucun motif pour les États-Unis, ni pour l'Europe de se méfier d'une monarchie basée sur la volonté du peuple. La nation mexicaine cesse d'exister à l'instant même où tu la quittes et ne peut plus se gouverner toute seule. Juarez n'a représenté la question nationale que jusqu'à ton arrivée, depuis lors tu es le porteur de l'indépendance et de l'autonomie de tous les Mexicains, car toi seul tu réunis dans ta main les trois couleurs des partis dont est formé le peuple : blanc le clergé comme prince catholique, vert les conservateurs et rouge les libéraux. Personne ne peut amalgamer ces éléments et gouverner hormis toi, et leur idée aujourd'hui comme aux jours d'Iguala est toujours et uniquement l'indépendance des Mexicains. Les libéraux ont maintenant assez vu de toi, ils doivent reconnaître la volonté nationale par leur soumission qui s'est manifestée lors de ton élection, car depuis longtemps tu es un prince élu légitimement. Il ne faudrait pas laisser surgir un doute sur le passé par une nouvelle élection. Ce n'est pas nécessaire. Par les conservateurs il faut arriver à assujettir les autres partis. C'est ton droit et ton devoir. Avec la nation tu sauves aussi les libéraux, c'est à toi qu'ils devront des remerciements. Comme individus ils t'aiment depuis longtemps, comme parti ils doivent céder et cesser d'exister. A toi... (appartient?) le drapeau. Tu es la nation. *El soberano*, comme disait Juarez.

« Ainsi donc dire nettement à tous je suis empereur, personne n'a besoin d'un président, un fils d'empereur ne prend pas le titre de président, et introduire la monarchie de façon moderne avec tout le respect qui lui est dû. C'est devant toi qu'on doit courber la tête, car la République est une marâtre comme le protestantisme, et la monarchie est le salut de l'humanité, le monarque est le bon pasteur, le président est le mercenaire, c'est tout dire. Aussitôt la tâche résolue d'unir les Mexicains sur cette base, tout est résolu, car partout on peut obtenir de l'argent, des troupes il n'en faut pas beaucoup une fois la

rébellion réprimée, et tu es là en face du monde appuyé sur ton peuple... Le reste des Chinacos on pourrait, à l'instar des garibaldiens en Italie, le faire servir dans une sorte de milice ou avant-garde de la nationalité contre des attaques ennemies ; si on veut les faire disparaître, il faut les occuper. Je ne parle pas ici des brigands, mais des porteurs de l'idée qui prend corps dans l'exclusion des étrangers. En Italie, dans une certaine mesure, ces gens sont bridés par le gouvernement et utilisés pour des fins italiennes, une force pour la nation. Il faut se servir des éléments qu'on a, mais en ce cas ce serait bon que les Français commençassent bientôt à évacuer.

« Si tout cela réussit comme cela doit te réussir, l'émigration de l'Amérique et de l'Europe affluera par ici, et tu as le plus bel empire du monde, car le Mexique doit hériter et héritera de la situation puissante de la France dans une plus grande mesure. Mais tout cela n'est possible que si, au commencement, on s'appuie sur les Mexicains. Pendant des années l'Europe sera convulsionnée. L'Autriche perdra tous ses pays. Les dynasties de Prusse et du Portugal voleront des pays, tu ne pourras être à la tête d'aucun de ces procès d'union, car si finalement ils favorisent les peuples, ils sont déshonorants pour leurs auteurs. Et aucun de ces empires, ni l'Allemagne et Constantinople, ni l'Italie, ni l'Espagne ne seront ce que le Mexique sera, si toi seul y travailles, car tous ceux qu'a intimidés l'ami (1) t'aideront. Sa mission est terminée en Amérique. Il a fondé un empire, il renverse maintenant la puissance séculière (2) et donne un empereur à Constantinople (3). Après ce sera la fin, et tu es l'héritier de sa grandeur dans les deux hémisphères. Le jour où les Français partiront comme armée, la France comme nation fera son entrée et les Mexicains seront à toi. Tu jugeras s'il ne vaut pas mieux mettre fin à l'occupation tôt ou tard d'accord avec les États-Unis. »

Cette escapade dans le domaine du rêve montre combien l'impératrice s'était éloignée de la réalité. On n'avait en effet plus besoin de troupes, une fois la rébellion terminée, mais elle

(1) Sans doute Napoléon III.

(2) Du pape, car Napoléon avait décidé de retirer ses troupes de Rome.

(3) Nulle part je n'ai pu trouver que Napoléon ait jamais pensé à pareille chose (*Note de l'auteur*).



éclatait toujours de nouveau, de-ci de-là, avec une force indestructible. Il aurait été bon et sage d'agir d'accord avec les États-Unis, mais l'impératrice ne pouvait pas ne pas savoir que jusqu'ici ceux-ci avaient refusé tout rapport avec Maximilien. Ce qu'elle écrivait ne peut pas être exclusivement expliqué par son mauvais allemand ; ces lignes montrent clairement des traces de trouble mental. Pourtant elle était encore assez en possession de son moi pour continuer de travailler à son œuvre, ne voulant désespérer ni de sa grandeur ni de son succès.

Don Philippe Degollado, un des membres de la délégation de Rome pour le concordat, était arrivé à Miramar. Après un entretien avec lui, l'impératrice résolut de se rendre bientôt personnellement à Rome, afin de gagner le pape au projet de concordat et pour obtenir peut-être en même temps d'autres secours. La dépression parut alors avoir disparu définitivement, d'autant plus que l'empereur avait eu de meilleures nouvelles depuis, qu'elle reçut avec joie (1). Comme lui elle exagérait la valeur de toute nouvelle plus favorable, qu'elle recevait et trop facilement elle ne prêtait aucune attention à ce qui lui semblait défavorable :

« TRÉSOR BIEN-AIMÉ,

« Les affaires vont très bien à ce qu'il paraît. Les excellentes nouvelles du Mexique où tu t'es tellement distingué, ce qui est généralement reconnu, profitent beaucoup à l'affaire... Ce navire français emporte, dit-on, le général Castelnau, plus une lettre de Lui (2) pour toi. Je suppose que cet écrit n'est pas étranger à l'état momentané de la Vénétie, et c'est ce que El. (Eloin, *note de l'auteur*) t'a laissé entrevoir si souvent. Cela affaiblirait en même temps l'Autriche et l'Italie, voici pourquoi cela l'arrangerait bien. Mais la situation (du Mexique, *note de l'auteur*) dominant deux océans ne pourrait guère être échangée contre une ville marécageuse (Venise, *note de l'auteur*) et une population ruinée par les impôts, qui compte à

(1) Impératrice Charlotte à l'empereur Maximilien, Miramar, 13 septembre 1866, original en la possession du comte Rodolphe Rességuier.

(2) Napoléon III.

peine 2 millions, spectacle de misère dans la riche Italie et dans l'Europe tombée.

« Comme on voit les choses ici c'est vraiment étrange, car on parle de quelques vaisseaux américains, comme s'ils allaient tout détruire. Que sera-ce donc si parmi des puissances américaines de nouvelles éclosent, alors nous pourrions comme nous voudrions changer les États et élire des rois ! Notre continent possède une telle abondance de jeunesse et d'avenir, que nous n'avons besoin que de la civilisation et des hommes d'Europe pour nous trouver à une hauteur inconnue au monde. Tout en Europe a l'air d'un joujou en comparaison. C'est seulement lorsqu'on a été de l'autre côté qu'on comprend combien tout est mesquin et faible... »

Les pensées de l'impératrice s'agitaient dans un tourbillon de folle ambition. Ce qu'elle écrivait sur la Vénétie montre que le couple impérial du Mexique s'était à plusieurs reprises occupé de savoir quelle sphère d'action pourrait être offerte à Maximilien s'il renonçait au trône impérial mexicain. Il est bien possible que Napoléon III avant la campagne de Prusse, ait songé à rendre la cession de la Vénétie plus alléchante à l'Autriche, en la laissant indépendante et en la confiant à Maximilien, qu'on arracherait ainsi au Mexique et qu'on dédommagerait de cette façon, car Napoléon était résolu d'en finir une bonne fois avec l'expédition. Eloin, qui séjournait si souvent à Paris et à Bruxelles, n'avait certes pas conçu ce projet tout seul.

Mais Castelnau n'avait reçu de Napoléon aucune directive concernant la Vénétie. Et, même si cela eût été le cas, Maximilien et avant tout son épouse ne songeaient nullement à s'intéresser à ce projet. Ils voulaient garder la couronne impériale, qui leur semblait, malgré tous les dangers, bien plus digne de convoitise que ce doganat vénitien. Après la catastrophe de Königgrätz, il n'y avait d'ailleurs plus à songer à un tel plan, malgré les victoires de Custozza et de Lissa. Napoléon avait pourtant abandonné cette idée, si vraiment il y avait jamais songé sérieusement. Charlotte oubliait que l'Italie était l'alliée de la Prusse victorieuse et que l'idée nationale dominait impérieusement la politique décadente et les désirs de l'empereur des Français, faible et malade. Castelnau avait des ordres bien différents, comme l'avenir le montrera bientôt.



Le 14 septembre le secrétaire de Maximilien arriva enfin à Miramar. L'impératrice l'avait déjà attendu avec impatience. Ses nouvelles avaient, il est vrai, été devancées par les télégrammes de l'empereur. Elles donnaient une idée assez vague de la situation au Mexique, qui devenait de plus en plus critique. L'inquiétude et la nervosité s'emparèrent de nouveau de Charlotte. A différentes reprises, Blasio, qui était venu par Paris, dut subir des interrogatoires pressants, pour savoir si les agents de Napoléon n'avaient pas, durant le voyage, intercepté la correspondance apportée du Mexique (1). L'empereur Maximilien avait recommandé chaudement à Charlotte de tenter également la fortune à Rome. Le pape restait sa dernière espérance. Elle voulait seulement encore célébrer le 17 septembre, à Miramar, la fête de la déclaration de l'indépendance du Mexique, pour entreprendre le jour suivant son dernier et difficile pèlerinage à Rome. La fête fut célébrée brillamment. Quiconque vit l'impératrice, coiffée d'un superbe diadème, et dans toute la fraîcheur de sa beauté présider le banquet, n'aurait jamais deviné que le destin pesait déjà sur elle, combien terribles avaient été les journées passées à Paris et quel sort tragique l'attendait dans un avenir prochain. Le 18 septembre eut lieu le départ pour Rome. Il y eut d'abord de grandes difficultés, car les autorités maritimes d'Italie déclarèrent que tous les vaisseaux, venant d'un port autrichien, devaient subir une quarantaine de quinze jours à cause du choléra. Charlotte se décida donc d'aller par voie de terre à Mantoue pour y passer la frontière. Elle était accompagnée du ministre Castillo, du comte del Valle, du préfet du palais de Miramar, Radonetz, du docteur Bohuslavsek et de son ancienne et fidèle femme de chambre, Mathilde Doblinger.

Blasio et le trésorier Kuhacsevich étaient partis à l'avance pour préparer les appartements de l'impératrice et lui aplanir les voies. Charlotte prit l'express jusqu'à Marbourg, ensuite un train spécial jusqu'à Villach et la diligence de Villach à Bozen. L'incertitude du succès de cette nouvelle démarche et les fatigues du voyage éprouvèrent beaucoup Charlotte. Elle était sans cesse absorbée dans ses pensées. Oui, à Paris

(1) Voir José Luis BLASIO, *Maximiliano intimo*. Paris, Mexico, 1905, II, p. 240.

elle avait échoué, mais le puissant chef de la chrétienté, qui possédait alors encore un pouvoir temporel et la plus grande influence sur le sort de l'humanité, pourrait encore aider et il aiderait. Mais le pape Pie IX n'aurait-il pas pu l'aider depuis longtemps et pourtant il ne l'avait pas fait. Les plus grandes difficultés de l'empire ne venaient-elles pas justement du côté de l'Église?

Mais non, il serait obligé d'aider. Il ne résisterait pas aux prières de la jeune impératrice agenouillée devant lui, car ceci était agir en chrétien et à l'exemple de celui qui ne laissait partir aucune âme souffrante sans l'avoir soulagée. De nouvelles espérances remplissaient son cœur anxieux. Mais quoi, si cette dernière démarche échouait aussi, si ce dernier espoir était également vain? La pauvre jeune femme sentait son sang lui monter à la tête. Un tourbillon d'idées la hantaient. Comment trouver une issue en ce cas? Elle se sentait prise par la fièvre et une angoisse terrible l'étranglait. Et comme toujours, lorsqu'elle était en peine, ses pensées allaient vers Napoléon.

Napoléon aurait sûrement à Rome ses complices, dans la Ville éternelle où étaient encore ses troupes. Il ferait espionner l'impératrice, peut-être même qu'il la ferait assassiner! Probablement qu'il avait déjà glissé parmi son entourage immédiat un traître qui avait ordre de la tuer. Peut-être ce Blasio, qui venait de Paris, ou un autre? Pleine de méfiance, elle examinait ses compagnons de voyage.

A Bozen, des symptômes très apparents d'une angoisse très forte se montrèrent. Tout à coup elle fit appeler Castillo et lui dit qu'elle ne pouvait continuer son voyage à Rome, qu'elle se sentait malade. Probablement qu'on lui avait fait prendre du poison, il fallait à tout prix redoubler encore la surveillance. Comme l'impératrice maintint d'abord sa résolution, on télégraphia plein de soucis à Kuhacsevich, qui était déjà arrivé à Mantoue, qu'on avait renoncé au voyage et que l'impératrice retournait à Miramar. Peu de temps après arrivait un contre-ordre. On voulait pourtant continuer le voyage.

Un train spécial amena Charlotte à Mantoue. Il y avait encore une garnison autrichienne. L'impératrice fut reçue en grande pompe. Cent un coups de canon la saluèrent, toutes les troupes étaient sous les armes et une foule immense se pres-